

Nous nous trouvons dans la deuxième grande scène d'exposition. Vous avez traduit le début d'une tirade très longue du personnage de Ballio (le *leno*) = l'**opposant** classique dans une comédie *palliata*.

Ce texte a donc essentiellement une dimension expositive (enjeu : informer les spectateurs de la situation), dramatique (enjeu : préparer la suite de l'histoire : il faut mettre les esclaves au travail pour faire reluire la maison close et attirer l'argent) mais aussi argumentative (enjeu : justifier l'action du personnage).

En l'occurrence, l'action qu'il s'agit de justifier au début de la tirade est celle de la violence que le maître exerce sur ses esclaves. Reste à déterminer, dans le cadre de notre objet d'étude, quelle peut être la réception de ce discours de la part du public : est-ce parce qu'il bat ses esclaves que Ballio peut apparaître comme le "méchant de service" ?

I/ L'ANALYSE, PAR UN MAÎTRE, DE LA NATURE ("EO INGENIO") DE SES ESCLAVES

A/ Deux comparaisons avec les animaux

1/ "Neque ego homines magis **asinos** numquam vidi": ces hommes-là ont avec les animaux (en l'occurrence les ânes, particulièrement rustiques) une égalité de **résistance** physique

2/ "Mavelis **lupos** apud oves linquere quam hos domi custodes" : mais ils sont plus **traîtres** que les loups, ils sont encore moins dignes de confiance.

La comparaison entre hommes et animaux s'exerce donc à la fois sur le plan physique et sur le plan moral.

B/ Ce que les esclaves ont donc en commun avec les animaux

1/ Un CORPS. Champ lexical : "costae", "pectore", "oculis", "latera" + connotations impliquées par les impératifs:

2/ Des PULSIONS, des DESIRS ("consilia"), soulignés par 7 impératifs monosyllabiques ou dissyllabiques ("rape, clepe", etc) créant un rythme compulsif adapté à la violence et la soudaineté de leurs pulsions.

Ces pulsions portent sur

- le vol (de biens, probablement de nourriture)
- le manger et le boire
- la fuite

Elles manifestent, selon l'analyse du maître, une absence de conscience, de limitation des désirs physiques, de ce que la psychanalyse appelle le SURMOI. Comme les animaux, les esclaves sont des créatures entièrement soumises à leur LIBIDO, incapables d'assumer la part d'autocontrainte qui permet une vie dite "civilisée", et totalement soumis à leur instinct de conservation : fuir pour ne pas être pris, comme les animaux.

C/ Ce que les esclaves pourraient pourtant avoir d'humain

1/ Concession annoncée par la conjonction de coordination "at" (v.142) "Faciem", "haud mali" : leur apparence physique plaide pour eux.

2/ Contrairement aux objets inanimés dont on fait usage ("usura usurpari"), ils ont aussi un esprit, une capacité de réflexion, d'attention : "mentem", "animum" ; mais ces mots sont systématiquement accompagnés de négations ou de verbes à sens négatif :

- "numquam venit in mentem ut recte faciant"
- "opera fallunt"
- "nisi animum avertetis omnes", "nisi somnum socordiamque exmovetis"

Ce qui indique de leur part

- une absence totale d'intégration des valeurs du maître ("recte fac[ere]", "officium", "opera")
- mais qui ne se traduit pas par un refus, simplement par une redoutable passivité ("somnum", "socordia")

3/ Il est pourtant admis par le maître

- qu'ils **peuvent** se secouer : "nisi exmovetis"
- qu'ils **peuvent** faire attention : "nisi animum advertetis"

Cette passivité apparaît donc comme une possible stratégie de leur part, et justifie la réponse du maître par la violence.

II/ LA VIOLENCE COMME SEUL RECOURS DU MAÎTRE CONTRE DE TELLES CRÉATURES

A/ La violence physique

1/ Déictique (= démonstratif) "hoc exemplum" qui justifie la didascalie restituée par les éditeurs : "il les fouette"

2/ Champ lexical des coups (à associer à une petite recherche sur les châtiments réservés aux esclaves - cf *Méditerranées*) : "plagis", "ferias", "flagritribae" (néologisme), "loris".

B/ La violence verbale

1/ Les insultes (vers 133) : signaler les allitérations en occlusives dures [k], [t] et les assonances en [i]

2/ La brutalité du langage, un cliquetis verbal : mêmes allitérations par ex. vers 134, mots brefs (dissyllabes), et rythme très saccadé accompagnant les coups de fouet : syntaxiquement, petites propositions très entrecoupées (v.136-138), jusqu'à désarticuler la versification dans les v.139-141. Ce texte correspond à ce qu'au théâtre on appelle un *canticum*, une scène très chorégraphiée, accompagnée d'un accompagnement musical.

3/ Les menaces, l'absence de pitié. Plaisanterie brutale sur les jeux de couleurs baroques qu'il va créer avec les lanières de son fouet (les tapis colorés) : totale réification des esclaves, qu'on peut battre... comme des tapis, ou jusqu'à les rendre plus colorés que des tapis (caractère hyperbolique et irréaliste de cette comparaison)

III/ QUE PENSER DE L'ATTITUDE DE BALLIO ?

A/ Caractère péremptoire de la position de Ballio : il est absolument sûr que c'est la bonne méthode

1/ Procédés de généralisation

- pronoms indéfinis : "quicumque", "cuiquam"
- adverbes de temps négatifs : "numquam"
- présents de vérité générale : v.134, 136-142.
- subjonctifs d'indétermination à la deuxième personne du singulier (tu = on) : "ferias", "noceas", "mavelis", "aspicias"

Il est manifeste que dans l'esprit de Ballio, sa thèse ne souffre aucune contestation et peut être partagée par tous : les esclaves sont des animaux paresseux qu'il faut "dresser" et menacer en permanence pour les faire agir (= servir) correctement. Qu'en pensent les auditeurs de Ballio ?

B/ Nous sommes au théâtre : il faut tenir compte de la DOUBLE ENONCIATION

1/ Alternance des pronoms personnels qui désignent les esclaves :

- ◆ VOUS (2eme pluriel) : "exite, agite", etc. Ballio s'adresse directement à eux. Rien dans le texte n'indique une quelconque réaction de leur part : ils ont l'habitude d'être insultés et battus.
- ◆ mais aussi ILS (3eme pluriel) : "faciant", "callent", etc. Ce que dit Ballio de ses esclaves est entendu à la fois, dans l'espace de la fiction théâtrale, par les personnages Calidore et Pseudolus restés en scène (mais ignorés de Ballio), et à la fois, dans l'espace réel, par le public du théâtre à Rome.

On peut imaginer que les deux personnages témoins, sur le bord de la scène, manifestent leur réprobation par leur attitude corporelle ; comme ils ont été présentés dans la première scène comme sympathiques, le public peut adhérer à cette réprobation. Mais en même temps, Ballio s'adresse manifestement au public, ce qui peut créer une connivence d'autant plus grande que ce rôle est manifestement taillé sur mesure pour un acteur charismatique (comme le sera plus tard Roscius), qui devait jouer de ce "dialogue" avec les spectateurs.

2/ Dans quelle mesure le public peut-il partager le point de vue de Ballio ? Attention aux lectures anachroniques.

La scène 1 a clairement désigné Ballio comme un méchant. Mais en quoi l'est-il ? Est-ce son attitude face à ses esclaves qui doit le rendre méchant aux yeux du public ?

- De multiples textes contemporains de Plaute (Caton l'ancien par exemple) ou postérieurs indiquent que la violence vis-à-vis des esclaves était chose courante et ne posait pas de problème de conscience particulier. Il semble que Plaute exprime des préjugés courants à propos de la fainéantise des esclaves, et que son analyse, qui nous apparaît être un tissu de préjugés, était largement partagée.

Il faut donc reprendre la logique propre à la comédie :

- Ballio est le méchant parce qu'il est CUPIDE : "male habiti et male conciliati". Il enrage parce que son investissement n'est pas rentable, et qu'il faut faire entrer le plus d'argent possible dans ses caisses.
- Ballio est aussi le méchant parce qu'il s'OPPOSE au DESIR SEXUEL du jeune homme en créant des obstacles financiers.

3/ Il apparaît donc que la satire de Plaute porte

- sur le comportement égoïste et cupide de Ballio, et des adultes en général, dont la tyrannie empêche la jeunesse de profiter de la vie. C'est un thème rebattu de la comédie. Mais il s'agit de satire MORALE.
- et non pas sur l'attitude du maître vis-à-vis de ses esclaves. Il n'y a pas chez Plaute de satire SOCIALE, ne serait-ce que parce que le théâtre n'est pas propice aux contestations de ce type : la nécessité de trouver des financements, la facilité avec laquelle une représentation peut être interdite, tout empêche le dramaturge d'être subversif, sauf à utiliser des stratégies ironiques qui risquent de tomber à plat avec un public venu au théâtre pour se distraire à peu de frais.

Ce texte semble donc faire le point sur les préjugés classiques des Grecs (Aristote) et des Romains sur leurs esclaves. Il ne présente apparemment aucune trace de contestation des pratiques violentes. On peut considérer qu'il met en scène des relations NORMALES (= conformes à la NORME) dans l'antiquité. Il n'y a donc pas de place ici, pour l'instant, pour une délibération sur le traitement à administrer aux esclaves.